

que che trouverais un pon souper et un pon lit au coufent ?

—Pardi si, répondit le guide, s'ils veulent bien vous recevoir.

—Mais quand che t'as que ch'ain lettre bour la chénéral.

—Pour le capitaine ?

—Non, pour la chénéral.

—Enfin, dit le guide, puisque vous le voulez absolument.

—Certainement que che le feux !

—En ce cas, allons.

Et les deux voyageurs se remirent en route.

Comme l'avait dit le muletier, la nuit était venue ; il ne faisait pas de lune, on ne voyait pas à quatre pas devant soi. Mais comme le muletier connaissait parfaitement le terrain, il n'y avait pas risque de se perdre. Il prit un petit sentier à peine tracé et qui s'écartait à droite dans les terres ; puis commençant à quitter la région cultivée, il entra dans colle des forêts. Au bout d'une heure de marche, on vit se dessiner une masse noire, aux fenêtres de laquelle on n'apercevait aucune lumière.

—Voilà Saint-Nicolas-le-Vieux, dit à voix basse le muletier.

Oh ! oh ! fit le comte, voilà oin coufent dans ein situation pion mélangolique !

—Si vous voulez, répartit vivement le guide, nous pouvons retourner à Nicolosi, et si vous ne voulez pas coucher à l'auberge, il y a un excellent homme qui ne vous refusera pas un lit, monsieur Gemollaro.

—Che ne lo gonnais bas. Tailleurs, c'est à Saint-Nicolas que che feux aller, et non à Nicolosi.

—Zerebello da tedesco, murmura lo Sicilien.

Puis, souettant ses deux mules, il se remit en marche. Cinq minutes après, ils étaient à la porte du couvent.

(à continuer.)

LE VRAI CANARD.

MONTREAL, 4 OCTOBRE 1869.

AVIS IMPORTANT.

Toute correspondance ou communication concernant la rédaction ou l'administration de ce journal devra être adressée à Hector Berthelot & Cie., No. 26 rue St. Vincent, ou au "Vrai Canard" Boîte 2144 Bureau de Poste. L'abonnement qui est de 50 cents pour un an, ou 25 cents pour six mois, est invariablement payable d'avance Pas d'exception à cette règle.

N. B.—Pour les abonnements aux Etats-Unis nous prendrons les Greenbacks au pair.

AGENCE DE QUEBEC.

Le seul agent, autorisé du "Vrai Canard" à Québec est M. F. X. Sauviat, No. 94 rue Du Pont.

BOUCHERIE TERRIBLE.

Le *Vrai Canard* doit onrégistrer aujourd'hui une scène de barbarie sans précédent dans les annales de la Puissance.

Les bouchers des étaux privés, après l'échec du 22 avait résolu de prendre une revanche éclatante. Des conciliabules avaient été tenus dans les différents quartiers de la ville et il fut décidé que le 27 on livrerait une bataille finale aux bouchers des marchés publics.

Exaspérés par la sanglante défaite qu'ils avaient essuyée le 22 les bouchers des étaux privés se déterminèrent à user de représailles.

La lutte devait être mortelle, et les préparatifs furent faits sur une grande échelle.

Le général Brown avait conçu un plan de bataille dont les détails stratégiques devaient mettre à néant la tactique ingénieuse des bouchers des marchés publics.

A deux heures du matin le 27 courant les propriétaires d'étaux privés étaient sous les armes dans le Drill Shed.

Les bouchers des marchés St. Laurent et Bonsecours, s'étaient massés sur la place Jacques-Cartier, sous le commandement du général Fullum, qui était ivre encore des fumées de sa dernière victoire, et comptait mettre ses ennemis en déroute à la première charge de ses colonnes d'attaque.

Au lever de l'aurore un coup de feu tiré près du monument Nelson jeta l'alarme dans le camp du général Brown.

L'engagement commença immédiatement.

Charles Meunier, Thomas Dionne et Antoine Crevier, se portèrent en avant et mitraillèrent l'aile gauche du général Brown, qui dut opérer un mouvement de retraite afin d'échapper à une avalanche de gigots de mouton et de corn beef.

La division du faubourg St. Joseph, commandée par le gros Lamb et le petit Dionne, ouvrit un feu meurtrier sur l'ennemi qu'il écrasa sous une pluie de têtes de mouton, de cœurs de bœuf et de saucissons famés.

La lutte fut des plus sanglantes. Les bouchers se prenaient corps à corps et se battaient à l'arme blanche. L'intrépide Meunier fit des prodiges de valeur. Armé d'un saucisson de vingt livres, il assomait E. Lavigne, Joseph Lamalico, H. Price, Paul Denis, Fritz Reinhardt et Beauchamp.

Le gros Piché et Gervais de la rue Ontario, contribuèrent puissamment à assurer la victoire des étaux privés, on faisant plier l'aile gauche du général Fullum. A huit heures c'était un sauve qui pou général parmi les bouchers des marchés.

Le général Brown réussit à corner l'ennemi sur le Champ de Mars. Le peuple se joignit aux bouchers des étaux privés et contribua puissamment à faire pencher la balance en leur faveur.

Le général Fullum, se voyant perdu se consulta avec le major Lavigne. Un parlementaire s'approcha des lignes ennemies portant un drapeau blanc. Il soumit au général Brown un projet d'amistice

qui fut accepté. Les bouchers des marchés mirent bas les armes et se rendirent sans condition. Les bouchers des étaux privés, au mépris de toutes les lois internationales ont traité leurs prisonniers avec la barbarie la plus révoltante.

Une cour martiale s'ouvrit sous la présidence de Charles Meunier et chaque prisonnier subit un procès sommaire. Tous les bouchers des marchés durent payer de leur tête le crime de lèse état.

Lundi matin les condamnés marchèrent au supplice.

L'encre se fige dans notre plume on donnant les détails horribles des exécutions. Ce fut une boucherie plus terrible que celle des septembriseurs dans la révolution de 93.

Le premier appelé fut le général Fullum. Il entra la tête haute dans la salle des exécutions. On lui banda les yeux et on lui mit la tête sur un billot. Le gros Thomas Dionne, exécuteur des hautes-cœuvres, lui coupa le col avec trois coups de hache. Jos Lamalico vint ensuite et fut décapité avec succès. Henry Price, E. Lavigne, Paul Denis, Fritz Reinhardt et Beauchamp, marchèrent au supplice avec courage. Avant de placer la tête sur le billot ils entonnèrent en cœur l'air des Girondins. Un supplice plus terrible était réservé à Léon Dérôme. Il fut embroché tout vif et rôti devant un feu des plus ardents. Pendant les apprêts de la torture pas un muscle de sa figure ne tressaillait. En voyant les flammes, il entonna le chœur *Le feu! Le feu!* dans Jeanno d'Arc.

Lorsque les exécutions furent terminées, les bouchers des étaux privés dépécèrent leurs victimes par quartiers et préparèrent un festin d'anthropophages.

Meunier qui était le chef des cannibales coupa les deux cuisses et l'arrière-train du général Fullum et les fit fumer comme des jambons de Cincinnati. Fritz Reinhardt fut haché menu comme chair à pâté et apprêté avec du *sour croust*. Paul Denis fut coupé par morceaux; bardé de lard placé dans une poêle avec du saindoux et des oignons. Pendant sa cuisson il répandait une odeur des plus agréables au nez des gastronomes. Les entrecôtes d'E. Lavigne furent apprêtées avec des champignons. Le gras-double de Beauchamp fut cuit à l'étouffée avec de la sauce piquante. Henry Price, qui était trop maigre pour faire un bon plat, fut converti en saucissons de Boulogne et Jos Lamalico fit un excellent bœuf à la mode.

L'échevin Illand présida au banquet.

Les cannibales étaient tous enchantés du succès de leur cuisine.

Quelques morceaux furent un peu durs à digérer. Le cœur farci de Henry Price était coriace à l'extrême. Les rognons sautés d'E. Lavigne causèrent une indigestion au gros Piché, de la rue Ontario.

Somme tout le repas fut des plus succulents pour nos cannibales qui croient aujourd'hui avoir mis fin à la guerre des marchés en dévorant leurs ennemis les plus redoutés.

UN MAL DE DENTS.

J'aime à rencontrer sur la rue un ami qui me dit en grimaçant qu'il a une dent qui le fait souffrir horriblement. C'est si agréable de lui enseigner un remède; de bourrer la dent avec de la ouate, de se servir de camphre, de créosote, de chloroforme ou d'opium.

L'autre jour, par une de ces soirées humides d'automne, je fus pris à mon tour. J'eus mal à une molaire et j'ai éprouvé exactement les mêmes sensations que mon ami. Je passais mes nuits blanches, j'enragais et je pestais du matin jusqu'au soir.

Je ne rencontrais pas un homme ou une femme qui ne me donnât pas un conseil. L'un me dit de faire rougir au feu une aiguille à tricot et de me l'enfoncer dans le milieu de la dent, un autre me prona les qualités merveilleuses de l'opium, un troisième m'engagea fortement à aller trouver un dentiste et de faire plomber ma dent. Chacun souriait en me donnant son avis; c'était un sourire d'ami. Ils ne songeaient pas que cette dent avait un demi pouce de haut et qu'elle était d'une sensibilité extrême. Une sueur froide perlait le long de ma colonne vertébrale à l'idée seule de la faire creuser par un dentiste. Ils le savaient, mais ils s'en occupaient guère, parceque cette dent n'était pas eux.

Si je m'assois à table pour dîner ma vieille dent commençait à se lamenter, si je me couchais, si je me levais, si j'allais en soirée ou si je restais chez moi, elle se plaignait de même. Ce n'étais pas toujours une plainte, c'était quelquefois un saut qui me faisait dresser les cheveux sur la tête. Parfois c'était une douleur tellement atroce que je faisais des grimaces à mon bébé, je formais les portes brusquement et je cassais les carréaux. Je mangeais de la ouate, de l'essence de menthe poivrée, du camphre et de l'opium. Je m'appliquais des sacs de cendres chaudes et des emplâtres de moutarde sur la joue, je me mettais la tête dans un fourneau de poêle, je prenais une transpiration, mais mon martyre continuait toujours.

Après la troisième semaine de mes souffrances, les voisins ne permettaient pas à leurs enfants de passer près de ma maison. Les percepteurs de taxes de la corporation, les canvassers d'assurances et de moulins àoudre étaient obligés de passer par une autre rue. J'étais devenu une véritable bête fauve lorsque je décidai de faire extraire ma dent. J'étais décidé et je ne l'étais pas. Je changeai d'idée quatre fois dans la même matinée et finalement je sortis pour aller chez le dentiste.

Le dentiste était enchanté de me voir. Il me dit que s'il ne pouvait pas extraire cette dent sans douleur il était prêt à me compter un million de dollars. A l'entendre parler l'opération était tellement facile, que j'en vins à la conclusion que je ne me ferais pas enlever ma molaire. Je m'élançai vers l'escalier, mais la douleur dans ma mâchoire devint tout-à-coup si lancinante que je retournai vers la salle d'opé-